

L'art contemporain au chevet de l'eau

EXPOSITION Sous l'égide de l'ONG Art for The World, «Aqua» livre les réflexions des plasticiens sur l'eau et sa rarefaction, autant dire sur la vie et sur la mort. A voir au château de Penthes

LAURENCE CHAUVY

Si l'eau est la condition de la vie, une exposition qui lui serait dédiée ne serait pas sans ambition. Comme ce n'est pas là ce qui manque à Adeline von Fürstenberg, la fondatrice et présidente de l'ONG genevoise Art for The World, l'exposition a ouvert ses portes le 22 mars, date choisie, il y a un quart de siècle déjà, comme la Journée mondiale de l'eau. Trente-deux plasticiens venus de tous les horizons évoquent, à travers leurs œuvres, notre responsabilité à l'égard de l'eau, une substance certes difficile à traiter et assez peu sensible, et qui nourrit ici des travaux en majorité de tendance conceptuelle. Beaucoup de vidéos, une sculpture gonflée d'air installée sur l'île Rousseau, entre le Rhône et l'ouverture du lac, différentes installations, sculptures, photographies, quelques peintures aussi, livrent les regards des artistes sur les implications de la gestion de l'eau – pour le meilleur et, souvent, pour le pire.

Bibliothèque des eaux

Le pire, ce serait bien entendu le manque, ce qui symbolise justement, sur l'île Rousseau, le jaguar léchant le sol pierreux, dans le travail de l'artiste brésilien Eduardo Sruar. Au château de Penthes, la merveilleuse installation de cendres patiemment et finement «sculptées» par Maria Tsagkari, représentant pas moins de 70 espèces de fleurs réunies dans un jardin paradoxal, que détruirait toute tentative d'arrosage, évoque également la sécheresse, tout comme le film de Nigel Bezjian, qui nous montre les effets de la pénurie d'eau dans un camp de réfugiés syriens au Liban. Rien de très joyeux et optimiste, donc, dans cette exposition teintée de l'inquiétude des artistes, inquiétude qui vient à la rencontre des propres inquiétudes du public. Parfois, la volonté humaniste ou politique prend même le pas sur les composantes habituelles de l'art, une intention esthétique ou le sentiment poétique. D'où l'impression, elle aussi paradoxale, d'une sorte de sécheresse, qui

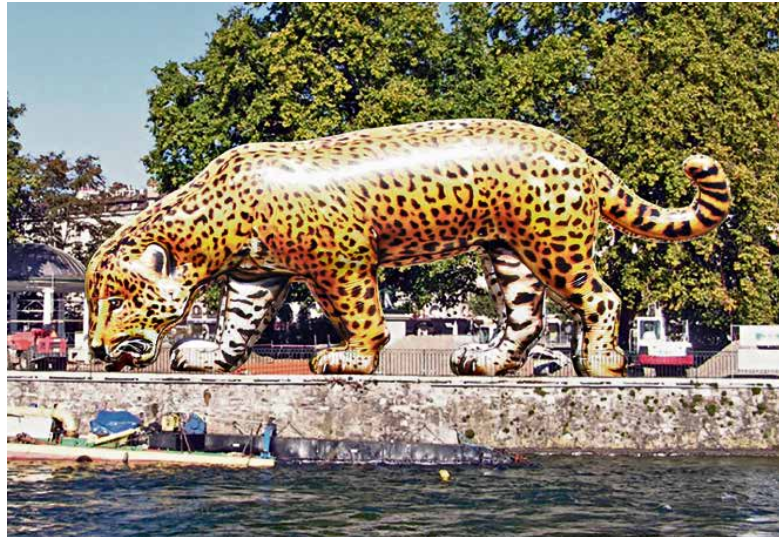
n'ôte d'ailleurs rien à l'intérêt de la manifestation.

Parmi les pièces qui sauront se faire aimer, ou qui frapperont le plus fort, on mentionnera l'installation vidéo de Noritoshi Hirakawa, dédiée à des enfants (un couple de jumelles) qui habitent, aujourd'hui, le plus près de Fukushima qu'il est possible de le faire, et qui apparaissent comme le gage fragile, et menacé par la contamination de l'eau, d'une régénérescence. Ou encore le film de Jonathas de Andrade, dans lequel des pêcheurs jouent leur propre rôle et nous font assister, en direct pour ainsi dire, à la mort des bêtes qui les font vivre – et qu'ils ont pêchées selon des méthodes traditionnelles.

Plus sobre et ténue, proche du documentaire, une vidéo d'Omar Ba évoque les problèmes causés par la pollution de la nappe phréatique à Dakar. Au fil des ans et même des décennies, Carlos Montani élabore une bibliothèque des eaux des différentes régions du monde. «Aqua Planetæ est un travail en cours qui a en quelque sorte commencé lorsque, étant petit garçon, j'ai recueilli l'eau d'un moulin [...]. Je me souviens de la sensation de transporter quelque chose de précieux...», raconte-t-il.

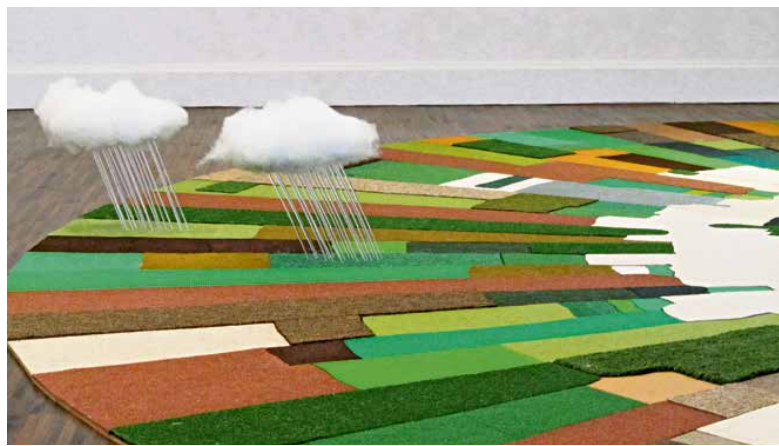
Plus puissante que le feu

Andrea Marescalchi offre le portrait d'un singe qui, tel Narcisse, se mire dans un plan d'eau, à charge pour n'importe quelle goutte ou brindille de brouiller l'image, tandis que Marcello Maloberti, disposant au sol quelques casques militaires, laisse l'eau de pluie, qui les remplit peu à peu, évoquer le pouvoir de vie au sein même de la mort. Dans la même idée d'un contraste entre les effets destructeurs et réparateurs du même élément, Silvie Defraoui superpose à des panoramas de paysages marqués par la catastrophe, déluge, tsunami, glissement de terrain, la silhouette de grandes et belles fleurs, délicates et si vigoureuses. Car l'eau, faut-il le dire, est plus puissante que le feu: une fois qu'elle a nettoyé les restes de ses destructions, elle fait renaitre la vie. ■



À VOIR

Aqua. Les artistes contemporains et l'enjeu de l'eau
Château de Penthes, Pregny-Chambésy, jusqu'au 2 juillet. Ma-di, 13-18h. www.penthes.ch



En haut: le jaguar d'Eduardo Sruar léche le sol pierreux. En bas: le tapis météo «Nahalal» («Party Cloudy – partiellement couvert») de Gal Weinstein.

De la migration à la prostitution

DOCUMENTAIRE A Lausanne, «Impasse» va à la rencontre de migrantes contraintes de se prostituer

C'est violent, une ville la nuit. Avec ses plans hivernaux de friches et de béton, *Impasse* dessine la géographie d'une antichambre de l'enfer. Sous les éclairages halogènes de cette zone industrielle lausannoise, les âmes se perdent et les voitures tournent tels des fauves cherchant leurs proies.

Elles viennent d'Afrique, d'Europe de l'Est, d'Amérique latine. Attirées par le mirage d'un bon job permettant de sortir de la misère, elles se sont fracassées sur la réalité, sont tombées entre les pattes de maquereaux(-relles) sans scrupule, et leur rêve de réussite a fini sur le trottoir. Leurs histoires sont tragiquement banales. Les clients qui se croient tout permis parce qu'ils ont payé, la honte, une grossesse indésirée, la maladie, la menace d'une expulsion, et les «bourreaux», c'est le nom

qu'elles donnent à leurs souteneurs, usant de menaces et de chantage...

Réalisme poétique

Elise Shubs, 37 ans, signe son premier film. Diplômée en sciences humaines, spécialisée en droit d'asile, fondatrice de l'association Country Information Research Centre (Circ), elle a été l'assistante de Fernand Melgar sur *Vol spécial* et *L'Abri*. Avec *Impasse*, la réalisatrice a voulu «parler de la prostitution, sans jamais la montrer, faire expérimenter au spectateur un autre

Attirées par le mirage d'un bon job permettant de sortir de la misère, elles ont vu leur rêve de réussite finir sur le trottoir

point de vue sur cette activité».

Des femmes qui font le récit de leur déchéance, on ne verra que de lointaines silhouettes ou alors des gros plans sur les mains, les pieds, les meubles. Dicté par la pudeur ou la timidité, le dispositif laisse le spectateur sur sa faim, non qu'il fût un voyeur amoral, mais parce que l'empathie a besoin d'un visage, d'un regard. Plus radiophoniques que cinématographiques, les témoignages recueillis par Elise Shubs visent une forme d'abstraction. Pour compenser l'absence de personnages humains, le photographe Matthieu Gafsou compose des plans très esthétiques. Devant sa caméra, le quartier de Sébeillon devient un décor de film noir, option réalisme poétique – voir le dernier plan, une flaque d'eau reflétant la lune et une étoile, celle de l'espoir sans doute... ■

ANTOINETTE DUPLAN

@duplantone

Impasse, d'Elise Shubs (Suisse, 2017). 1h01. Projection en présence de l'équipe: Pultry CityClub, je 6 avril, 20h.

Un Nobel perdu dans la pampa

DRAME Dans «Citoyen d'honneur», un grand écrivain revient dans sa ville d'origine pour y être célébré. Il aurait dû rester chez lui

A Stockholm, Daniel Mantovani (Oscar Martínez) reçoit le Prix Nobel de littérature. Pourtant ce suprême honneur ne parvient pas à entamer sa carapace d'amer-tume, et le cynisme sous-tend son discours de réception. L'écrivain se sent comme ce flamant rose flottant crevé sur un étang près de chez lui – métaphore saisissante. Il vit exilé en Espagne depuis plus de trente ans, déclinant tous les honneurs. Une lettre émanant de sa petite ville natale retient pourtant son attention. Et s'il acceptait l'invitation? Et s'il partait en Argentine pour devenir citoyen d'honneur du bled qu'il a fui des décennies auparavant?

Ce retour aux origines commence sur le mode comique. Aucune avanie n'est épargnée au grand homme. Le gros demeure qui vient le chercher à l'aéroport de Buenos Aires crève au milieu de la pampa et se torche avec la page d'un livre de Mantovani. L'entrée en ville de Salas, petit bled poussiéreux confit dans l'ennui, se fait sur un camion de pompier en compagnie de la reine de beauté. L'animateur de la TV locale lui pose deux questions débiles en s'interrompant pour dire les textes publicitaires.

Cochons sauvages

La satire des mœurs provinciales évolue vers un climat plus anxieux quand affleure le ressentiment des habitants que l'écrivain a pris comme modèles. Un idiot veut l'inviter à manger avec sa vieille maman. Un

profiteur lui demande de financer le fauteuil roulant de son fils. Et l'intermède réjouissant d'une jeune groupe s'introduisant dans sa chambre et son lit aura des conséquences fâcheuses.

Mantovani s'attire des graves inimitiés lorsque, juré dans un concours pour peintres du dimanche, il écarte l'œuvre d'un notable. Les choses se gâtent définitivement lorsqu'il retrouve celle qui fut son amoureux et le mari d'icelle, Antonio. Celui-ci était le meilleur ami de Daniel quand ils étaient gosses. Il est devenu une brute doublée d'un crétin. Il invite son vieux pote à ronger des têtes de mouton, l'emmène dans une virée des bars les plus sordides et le presse d'accepter une invitation à la chasse. A minuit, il ne fait pas bon être cochon sauvage dans la pampa. Et Prix Nobel non plus...

Avec *Citoyen d'honneur*, Gaston Duprat et Mariano Cohn (*L'Homme d'à côté*) signent une tragédie comique soignée qui raille la vie de province, porte le deuil des idéaux de jeunesse, réfléchit à la littérature en confrontant l'écrivain à une réalité qui s'avère forcément plus rugueuse que la «révélation d'une interprétation». Comme nombre de films argentins, l'œuvre fait sentir le poids des années de plomb à travers un faisceau de menaces sourdes et de veulerie citoyenne ordinaire. ■ A. DN

★ ★ *Citoyen d'honneur* (El Ciudadano ilustre), de Gaston Duprat & Mariano Cohn (Argentine, 2016), avec Oscar Martínez, Andrea Frigerio, Belén Chavanne. 1h58.

Les étoiles du Temps: ★★★★★ On adule ★★★ On admire ★★ On estime ★ On supporte ● On peste ●● On abhorre – On n'a pas vu